

On sera heureux

Maxime-Olivier Moutier

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moutier, M.-O. (1995). On sera heureux. *Moebius*, (65), 99–100.

On sera heureux

Maxime-Olivier Moutier

Il y a une souffleuse qui me poursuit. Elle dévore les bancs de neige derrière lesquels j'essaie de me cacher. Je dois me rendre près du mur, entre les deux voitures, là où il y a les plus beaux graffiti fascistes au monde. Si j'arrive à remettre la main sur la médaille de l'Indien que j'ai jetée aux ordures hier matin, dans la ruelle, juste à côté des cuisines du restaurant, je retrouverai sûrement mes esprits. Le plus dur, c'est qu'il me faut traîner la putain du coin sur mes épaules depuis qu'elle s'est fait dévorer les jambes par les ambulanciers que je croyais mes amis. Elle a tout mon argent. Impossible de la laisser tomber. Elle a quarante-cinq ans.

Je me suis vu à la télé la semaine dernière et je ne m'en suis pas encore remis. Ce n'est pas rose de se voir en noir et blanc, en train de flinguer le type du dépanneur. Enfin. Difficile de discerner les innocents des coupables, il y avait le soleil, les barres de chocolat, les paquets de cigarettes, les boules de gomme de mon enfance ; ça sentait la réglisse et les frites chaudes, le patchouli de l'employé latino enfermé dans le *back store* et la litière à chat ; j'ai tiré. Trois coups au thorax. Ma mère m'avait prévenu que c'était là que ça faisait le plus mal. « Les coups bas, c'est pour les couples qui divorcent. À la tête, c'est pour le suicide. » C'est le genre de principes qui se transmettent de mère en fille, au fil des générations. Il faut respecter les traditions. C'est ce que répétait mon père, deux fois par année, quand il revenait de la Baie James pour baiser sa femme et battre son fils.

Toujours est-il que si je vous parle aussi sérieusement, c'est parce que j'ai toute la flotte des déneigeuses du quartier centre-sud déchaînée contre moi. J'ai signé pour cinq ans la carte du parti socialiste, et personne ne me l'a encore pardonné. Fallait bien tuer le temps. Et puis il y a Naphtalène qui ne mange pas de dessert s'il n'y a pas de chocolat dessus, qui est belle comme un homme, le cheveu court et le teint pâle. Tout le contraire de l'Indien du premier paragraphe. Lui, il a l'air d'une femme qui cherche à nier la femme. C'est une tendance assez singulière, je sais, mais que voulez-vous, ce sont des Indiens. C'est inscrit dans leurs gènes depuis 1978.

Donc, l'important est de retrouver la médaille, mon argent et Naphtalène. La pute, je la mettrai sans problème dans le coffre de la BMW du patron. Elle nous suivra. Naphtalène et moi, on s'enfuira aux États-Unis. On roulera jusqu'en Arizona. Là-bas, les déneigeuses sont moins féroces. Personne ne nous retrouvera. Quant à la bavure du dépanneur, on mettra la responsabilité sur le Latino. Il passe tout son temps, de toute façon, à téléphoner, caché entre les caisses de liqueurs vides, derrière la porte du réfrigérateur. C'est tout ce qu'il mérite. Les avocats feront disparaître les preuves vidéo, ce sera plus simple pour eux que de courir dans le désert, à mes trousses. La justice prendra le Latino, lui retirera ses faux papiers et l'abandonnera sur un des radeaux de son pays.

Entre temps, je me serai laissé pousser la barbe. Je reviendrai au Québec, de temps en temps, pour bénéficier de l'assurance-maladie. Je serai père de cinq enfants. Ma femme et moi, on aura mangé la pute, fait brûler la voiture du patron avec nos vêtements à l'intérieur, et puis on aura fait l'amour plusieurs fois de suite. On se débrouillera pour ne pas se faire reconnaître ; on se déguisera en Latino, en pute, en Indien ou en patron. On sera heureux, et puis c'est tout.